

HAKIM BEY

SERMONS RADIOPHONIQUES

TRADUCTION DE FLEUR RAMETTE
INTRODUCTION DE GUILLAUME KOSMICKI



ATTITUDES

LE MOT ET LE RESTE

SERMONS RADIOPHONIQUES

Autonome media pour l'édition en langue anglaise.
© pour la traduction : éditions Le mot et le reste 2011.

HAKIM BEY

SERMONS RADIOPHONIQUES

TRADUCTION DE FLEUR RAMETTE

INTRODUCTION DE GUILLAUME KOSMICKI

LE MOT ET LE RESTE

2011

INTRODUCTION

Hakim Bey: tel est le pseudonyme sous lequel la majorité de ses lecteurs connaissent Peter Lamborn Wilson. « Hakim » signifie « philosophe » et « herboriste », et « Bey » est un titre utilisé au sein du Temple de la Science Maure, auquel il adhère et dont les idées ont inspiré plusieurs de ses textes¹. Cet auteur, qui choisit volontairement de ne pas se mettre en avant, et qui semble veiller soigneusement à ne pas apparaître trop souvent au grand jour, s'efface derrière ses écrits. Parfois même, on pourrait penser qu'il brouille consciemment les pistes. La puissance, l'évidence et la justesse de ses idées parlent d'elles-mêmes: elles entrent en phase avec cette bien curieuse époque où nous vivons, dans laquelle les utopies contestataires du passé se sont toutes effondrées les unes après les autres. Elles qui, si porteuses à la fin des années soixante, animaient toute une génération de jeunes révoltés prêts à en découdre pour changer le monde, ont fini par sombrer dans la déception cruelle des révélations scabreuses, ou par se noyer à force d'encaisser des échecs amers, de se fourvoyer dans des délires égocentriques. Certains en sont arrivés tout simplement à l'abandon pur et dur de leurs rêves pour d'autres aspirations plus... matérielles. Marxisme, trotskisme, maoïsme, communisme révolutionnaire, situationnisme... Tous ces mots en « isme » ne résonnent plus en nous que par les âpres regrets qu'ils ont engendrés. Et alors que, depuis les années quatre-vingt, l'ultra-libéralisme triomphant s'installait durablement dans nos pays occidentaux, et que sourdaient de toutes parts des hymnes tonitruants à l'argent tout-puissant, annihilant toute velléité de combat pour le changement, les voies de la contestation et de l'utopie semblaient largement s'éteindre et mourir peu à peu dans un immobilisme

1. Peter Lamborn Wilson ne semble pas trouver adéquate la traduction de « Hakim » en « juge », que l'on peut souvent lire sur différents sites internet, même s'il l'accepte aussi. Il rejette en tout cas celle de son pseudonyme en « Monsieur le juge ».

tiède et désespéré. La grosse machine de la Consommation et du Spectacle semblait avoir tout avalé dans sa glotonnerie sans limite, y compris tous les symboles de la révolte...

C'est dans ce triste contexte, et particulièrement à partir du début des années quatre-vingt-dix, que certains textes d'Hakim Bey sont entrés en résonance avec de nouveaux types d'initiatives, inespérés. Hakim Bey se réclame de l'anarchie, et il se qualifie lui-même d'« anarchiste ontologique ». Par essence, justement par le refus des dogmes qu'elle s'impose, cette posture ne peut qu'être la seule capable de proposer des solutions crédibles et acceptables en cette époque de désenchantement global. Mieux encore, loin des mouvements contestataires et révolutionnaires du passé, Hakim Bey propose des solutions modulables, éphémères, instables, « temporaires » et par là même insaisissables. Ce sont ses fameuses « T.A.Z. » (« Zones d'Autonomie Temporaires »), ces zones pirates où l'anarchie est véritablement vécue dans l'instant présent, et pendant un moment donné, avant de disparaître tout aussi rapidement. Dans un des rares entretiens que l'on peut trouver de lui, Hakim Bey affirme que si l'on n'a au cours de sa vie que quelques idées lumineuses, une, deux ou trois au maximum, il s'agit là d'une des plus belles qu'il ait eues. Ces T.A.Z., en fait, il le reconnaît sans peine, existaient bien avant qu'il ne les théorise dans son ouvrage de 1991¹. Elles se seront révélées comme la meilleure description de l'expression de la contestation de ces vingt-cinq dernières années.

Ainsi, pour prendre un simple exemple dans la contre-culture européenne des années quatre-vingt-dix, c'est après coup seulement que les organisateurs de free parties et de teknivals ont découvert le concept de la T.A.Z., et qu'ils l'ont trouvé en totale adéquation avec leurs propres pratiques. C'était quelques années après avoir commencé à mettre en place, par des méthodes empiriques, leurs fêtes libres nomades, formes de contestation non

1. TAZ, *zone autonome temporaire*, Éditions de l'Éclat, 1997 ; T.A.Z., *The Temporary Autonomous Zone*, Autonomedia, 1991.

déclarée autour de l'hédonisme et des pratiques artistiques, un bel exemple d'anarchisme ontologique. Certains passages de *TAZ* auraient quasiment pu servir de manifestes à ces free parties. Et pourtant, cette proximité ne doit absolument rien au hasard, nous en sommes persuadés. Plus éloquent encore : c'est aussi bien avant qu'Internet ne s'impose qu'Hakim Bey imaginait dans son texte ce que pouvaient apporter l'exploitation des réseaux et les espaces de liberté susceptibles de s'y créer dans le cadre d'une action communautaire. Des années après, Internet a pu faire descendre des milliers de gens dans la rue, il a permis des rassemblements gigantesques entre des personnes interconnectées, festifs et/ou contestataires, il a aidé de nombreux artistes isolés à faire connaître leur art, il a révélé des dons et des aspirations, il a libéré la circulation de l'information (voir par exemple Indymedia ou WikiLeaks), etc. Peu importe qu'Hakim Bey lui-même se méfie largement du Net, peu importe même qu'il n'y voie qu'un outil de domination supplémentaire, comme une nouvelle forme d'écran de télévision plus sophistiquée, peu importe qu'il ne connaisse pas les free parties et qu'il n'y ait jamais mis les pieds : tout ce qu'il annonçait était dans l'air du temps, en phase avec notre époque, même s'il ne soupçonnait pas tous les chemins que la contestation prendrait. Bien sûr, il est évident que le projet de la free party n'a pas tenu dans le temps, et que le mouvement et ses utopies ont été finalement identifiés, englobés et régulés. Il est clair aussi qu'Internet a ses failles, qu'il est aujourd'hui largement muselé et que l'on cherche toujours plus à le contrôler de toutes parts. Il est logique qu'à son tour, il serve aussi la société du Spectacle et de la Consommation, comme tous les autres médias l'avaient fait avant lui. Mais il existe aujourd'hui encore de beaux exemples très récents de ses réussites indéniables : les mouvements révolutionnaires spontanés qu'ont connus ces derniers mois les pays arabes en sont un, flagrant. Très rapidement, dès son avènement, Internet a échappé à toute forme de gouvernance, et il a permis des choses exceptionnelles. C'est, nous n'en doutons pas, toujours le cas, peut-être plus forcément pour longtemps.

Ainsi, lorsque nous avons appris à Hakim Bey que *TAZ* était très largement cité par certains acteurs de la révolution du Jasmin, en Tunisie, et notamment par Slim Amamou, activiste du Net de longue date, il s'en est déclaré « émerveillé », et vraiment « très heureux ». Slim404, ce net-activiste de la contestation, dont le pseudonyme faisait référence aux pages censurées par le régime de Ben Ali (les pages introuvables annonçant l'erreur « 404 » aux internautes), inclut en effet *TAZ* dans ses sources d'inspiration. Il a été nommé secrétaire d'État à la jeunesse et aux sports dans le gouvernement de transition le 17 janvier 2011 (il en a démissionné ensuite le 25 mai de cette même année). Encore une fois, dans ce cas comme dans tous ceux des deux dernières décennies, aucune de ces références fréquentes à Hakim Bey n'est fortuite. Nous sommes en présence d'un écrivain politique, d'un philosophe et d'un poète qui a réellement compris et anticipé une partie du sel de notre temps; fut-il détaché des rouages qui le font avancer, ses idées, quant à elles, y sont profondément liées.

Certes, Hakim Bey en convient tout à fait, il aura beau se cacher, se faire le plus discret possible, le concept de la T.A.Z. finira bien un jour aussi par être avalé et digéré par la société du Spectacle et de la Consommation, comme il en est advenu de l'image du Che Guevara, de l'étiquette de la musique indus, ou des ficelles du situationnisme, qui servent aujourd'hui aux publicitaires sans vergogne et sans pudeur. Selon lui, c'est déjà arrivé, et la T.A.Z. ne lui « appartient » déjà plus depuis longtemps. On utilisera peut-être bientôt cette image pour réaliser des publicités, vendre toujours plus de choses inutiles, gaspiller plus encore, cela lui semble inéluctable. Mais nous pensons que, dans ce cas, la chose est bien moins perverse que dans nos autres exemples: la T.A.Z. n'est pas clairement définie, elle est en devenir, elle ne vit que par des initiatives individuelles et éphémères. Or, il est ainsi bien moins aisé de la salir et de la noyer qu'une étiquette facilement identifiable comme celle d'un mouvement de contre-culture artistique. C'est là tout l'intérêt de son caractère immédiatiste. Ce concept

d'immédiatisme est justement le point central qu'aborde Hakim Bey dans le présent ouvrage. Il y invite à faire réapparaître l'art dans la vie quotidienne, c'est-à-dire à pratiquer des activités artistiques (dans un sens très large) en évitant le plus possible de les faire passer par différentes médiations, ceci afin d'échapper à l'aliénation inévitable au contact du Capital et de la consommation ordinaire. Hakim Bey encourage à ne plus avoir de spectateurs, mais uniquement des acteurs, partageant ensemble et sous l'aspect du jeu des actions communes qui peuvent être aussi diverses qu'une fête entre amis, un bon repas, des actes de terrorisme poétique, de sabotage artistique, etc. Ces différentes choses devraient être extrêmement simples et nous toucher au quotidien, sans chercher à se faire remarquer, et donc sans risque de se faire identifier et récupérer. L'immédiatisme célèbre l'existence, *hic et nunc*, par la recherche du plaisir et du merveilleux qui intègre spontanément la vie de tous les jours.

Les *Sermons radiophoniques* sont présentés ici dans une traduction inédite et largement annotée pour en permettre la parfaite compréhension à un public français, pas nécessairement initié aux nombreuses références soulevées par Hakim Bey. Ils sont historiquement tirés de l'émission de radio M.O.R.C., diffusée durant plus de vingt ans sur WBAI-FM Pacific à New York, notamment avec Bill Weinberg, qui vient de se faire renvoyer tout dernièrement, mettant fin à ces shows radiophoniques. Hakim Bey a quant à lui quitté l'aventure il y a dix ans. Ces textes ont été publiés pour la première fois en 1992 à New York sous le nom du collectif M.O.R.C. (The Moorish Orthodox Radio Crusade Collective), auquel appartient Hakim Bey, avec Peter Lamborn Wilson (lui-même, pour bien brouiller les pistes!), The Army of Smiths (Dave, Sidney, Max), Jake Rabinowitz, Thom Metzger (« The Moorish Science Monitor »), Dave Mandl (qui s'est occupé du design et de la typographie), James Koehnline (qui s'est chargé de la couverture). Comme la plupart des textes en langue anglaise d'Hakim Bey, ils se présentent sous anticopyright et peuvent donc être librement piratés et utilisés dans leur langue d'origine.

Nous pensons qu'il s'agit là d'une somme qui possède la même puissance et la même importance que *TAZ*. Cependant, à la différence de ce dernier ouvrage, qui nous semble plus « théorique » (mais présentant la même clarté), les *Sermons radiophoniques* contiennent aussi des textes pouvant être considérés comme de véritables recettes, comme des modes d'emploi de vie pratique (ou d'anarchie pratique). Aux côtés de sermons plus généraux (comme « Immédiatisme », « Involution » ou « Imagination »), qui posent clairement les vues théoriques de l'auteur, on trouve des applications pratiques comme « Le Tong » ou « Un Potlatch immédiatiste ». Hakim Bey nous encourage à ne pas éluder les choses simples dans notre recherche d'alternative, à ne pas bouder notre plaisir, qui peut se révéler être la base même de notre engagement politique et de la réussite de notre combat, la source et le fondement de notre contestation. Être heureux, vivre ce bonheur, ne serait-ce qu'au cours d'un repas organisé entre amis, ou d'une relation d'amour partagé, ou encore au sein d'un groupe d'amis, est aussi un moyen de changer le monde. C'est le moyen de vivre concrètement l'anarchie, ou tout au moins une forme d'anarchie, celle qu'il défend dans ses textes¹. Il s'agit là d'une attitude anti-utopique. En effet, Hakim Bey n'est pas messianique, il ne théorise pas à outrance, il n'impose pas de dogme qui viserait à une perfection idéaliste. Non, il pointe les moyens d'expérimenter au quotidien, sans véritable effort, par le moyen unique du don (il invite à imaginer une nouvelle économie du don), une forme évidente de liberté, que par ailleurs beaucoup d'entre nous pratiquent déjà sans en avoir identifié la puissance. À tous ceux qui douteraient de ces choses toutes simples, et nous savons fort bien qu'ils sont nombreux parmi les militants traditionnels qui semblent chercher des gages de « sérieux » dans leur austérité, et qui ne croient pas à cette forme de militantisme par la praxis, par le vécu, par l'expérience même, et par l'engagement quotidien de l'existence et du choix de vie, et pourquoi pas aussi par la fête et par l'exigence d'un droit à la fête, Hakim Bey nous a dit qu'il répondrait tout

1. Voir "Anarchy and the End of History".

simplement : « Voulez-vous mourir sans jamais connaître ni liberté ni plaisir ? » Quoi de plus évident ? Certes, il conçoit bien qu'il existe des cas désespérés. Il nous a fait savoir qu'il essayait d'être anti-pessimiste, mais il s'est empressé d'ajouter que l'optimisme était au delà de ses moyens. Ses sermons sont simples, souvent composés d'aphorismes, et c'est cette simplicité qui constitue leur vraie force.

Il y a quelques semaines, nous avons envoyé une série de questions à Hakim Bey par courrier électronique, via son éditeur new-yorkais (Autonomedia). Nous avons été prévenus : Peter Lamborn Wilson se préserve d'Internet, il ne possède pas d'ordinateur chez lui. Il nous répondrait, mais uniquement par courrier, à la main, et en fonction de son temps et de ses possibilités. Jim Fleming, son éditeur, se chargerait de lui porter les questions, il s'engageait éventuellement à le relancer si nécessaire. Ni la qualité des réponses, ni leur délai ne pouvaient être prévisibles. C'est avec amusement que nous avons découvert les réponses qu'il nous a adressées : son courrier de trois pages, écrit à la main, accompagné d'une masse de documents à caractère plutôt spirituel ou ésotérique, s'est avéré sobre et succinct. Hakim Bey est resté lui-même : sans trop se livrer, il nous a annoncé qu'il répondait « ce qu'il pouvait ». Ces quelques pages précédentes se sont évidemment enrichies de ses propos lapidaires, mais il nous a plutôt laissé voguer librement dans ses textes, nous renvoyant parfois à d'autres que nous ne connaissions pas. À la fin de notre entretien : « Enfin, une dernière question, fort logique au final, puisque vous avez décidé de vous rendre le moins visible possible : à qui parlons-nous ? », Hakim Bey nous a répondu sobrement : « Question intéressante... »

le 17 juin 2011

Guillaume Kosmicki est l'auteur de deux ouvrages au mot et le reste :
Musiques électroniques et *Free party, une histoire, des histoires*.

Sauf mention contraire, les notes de bas de page sont de la traductrice.
Les mots en italique suivis d'un astérisque sont en français dans le texte original.

IMMÉDIATISME

1. Toute expérience passe par une médiation – par les mécanismes de la perception sensorielle, de l'activité mentale, du langage, etc. – et sans aucun doute tout art consiste en une médiation supplémentaire de l'expérience.

2. Cependant, la médiation se fait par degrés. Certaines expériences (l'odorat, le goût, le plaisir sexuel, etc.) entraînent une moindre médiation que d'autres (lire un livre, regarder dans un télescope, écouter un disque). Certains médias, principalement des arts « vivants » tels que la danse, le théâtre, la performance musicale ou poétique, s'appuient moins sur la médiation que d'autres comme la télévision, les CD, la réalité virtuelle. Même parmi les médias habituellement appelés « médias », certains ont plus recours à la médiation et d'autres moins, en fonction de l'intensité de la participation imaginative qu'ils requièrent. Les supports écrits et la radio exigent davantage de l'imagination, le film moins, la télévision encore moins, la réalité virtuelle le moins de tous – jusqu'ici.

3. Pour l'art, l'intervention du Capital est toujours le signe d'un degré plus profond de médiation. Dire que l'art est une marchandise, c'est dire qu'une médiation, ou qu'un entre-deux, a eu lieu, et que cette entremise équivaut à une fissure, et cette fissure à une « aliénation ». La musique improvisée jouée par des amis à la maison est moins aliénée que la musique jouée en live au Met¹, ou que la musique jouée par des médias (qu'il s'agisse de PBS², de MTV³ ou d'un walkman). En fait, on pourrait avancer l'argument selon lequel la musique distribuée gratuitement ou à prix coûtant sur cassette par la poste est MOINS aliénée que la musique live

1. Metropolitan Museum of Art, New York.

2. Public Broadcasting Service, le service public de radiodiffusion.

3. MTV est une chaîne câblée américaine, consacrée à la musique.

jouée lors d'un gigantesque spectacle du type *We Are the World* ou dans un night-club de Las Vegas¹, même si cette dernière est une musique live jouée pour un public présent² (ou du moins le semble-t-il), alors que la première est une musique enregistrée consommée par des auditeurs absents et même anonymes.

4. La high-tech et le Capitalisme Tardif ont tous deux tendance à entraîner les arts de plus en plus loin dans des formes extrêmes de médiation. L'une et l'autre creusent le fossé entre la production et la consommation de l'art, avec en parallèle une augmentation de l'« aliénation ».

5. Avec la disparition d'un « courant dominant » et par conséquent d'une « avant-garde » dans les arts, on a remarqué que toutes les expériences artistiques les plus avancées et les plus intenses ont été presque instantanément récupérables par les Médias, et se sont vues ainsi transformées en ordures³, comme toute autre ordure dans le monde fantomatique des biens de consommation. Le *trash*, ainsi que le terme a été redéfini à Baltimore dans les années soixante-dix⁴, peut être amusant – comme un instantané ironique saisissant une sorte de culture populaire apparue par inadvertance qui entoure et investit les régions les plus inconscientes de la sensibilité « collective » – qui est à son tour produit en partie par le spectacle. Le *trash* fut jadis un concept frais, au potentiel radical. Aujourd'hui, toutefois, au milieu des ruines du postmodernisme, il finit par empester. La frivolité ironique devient finalement dégoû-

1. L'auteur fait allusion à des événements (« énormes spectacles ») et des lieux (boîtes de nuit branchées), où l'argent circule de façon colossale.

2. Jeu de mots dans le texte anglais avec le double usage du mot « live » : « *live music played to a live audience* ».

3. « *Trash* » en anglais.

4. Dans les années soixante-dix, le maire de Baltimore lança la campagne des *Trash Balls* (« ballons poubelles », poubelles ressemblant à des paniers de basket-ball) qu'il fit placer un peu partout, afin d'enrayer les problèmes d'ordures dans la ville.